

Il était sept heures du soir ; le soleil allait se coucher ; la soirée était magnifique. Claude et Dominique parcoururent la ville, profitant de la dernière heure du jour pour se faire une idée exacte des localités ; Claude était sombre et taciturne, mais calme ; rien, dans son attitude et ses manières, ne semblait justifier les soupçons.

Le jour commençait à tomber lorsqu'ils arrivèrent devant le bâtiment de la poste. Un peu d'agitation se manifestait dans la ville, et quelques bruits vagues ou contradictoires circulaient parmi les groupes qui s'étaient formés çà et là.

Un détachement de hussards du 6<sup>e</sup> régiment venait d'entrer par la porte de Verdun, et à la vue de ces uniformes, combinée avec ces rumeurs confuses, inquiétait la population.

Le commandant en chef de ce détachement, requis par la municipalité de déclarer quel était l'objet de sa mission, communiqua des ordres signés du marquis de Bouillé, et enjoignant à ce détachement d'aller au-devant d'un trésor destiné aux troupes de la frontière.

Sans détruire entièrement l'agitation, cette explication la ralentit. Peu à peu même, les groupes se dissipèrent, et Dominique et Claude restèrent à peu près seuls devant le bâtiment de la poste.

Un homme de vingt huit à trente ans fumait, assis sur un banc, à côté de la porte.

La nuit approchait ; mais on sait combien, à la fin de juin, le crépuscule se prolonge ; on pouvait encore se voir distinctement à quelques pas de distance.

Claude et Dominique continuaient leur promenade sur la place qui étoit l'hôtel de la poste. Chaque fois qu'ils revenaient sur leurs pas, ils se retrouvaient près du fumeur assis ; le feu de sa pipe brillait comme un ver luisant, au milieu des ombres croissantes.

Dominique avait toujours son bras passé sous celui de Claude il lui semblait que pas un de ses mouvements ne pouvait lui échapper.

Mais, tout en continuant à marcher, Claude, sans affectation, avait fixé les yeux sur le fumeur. Au premier tour, leurs regards s'étaient rencontrés ; au second, Claude élevant la main que Dominique lui laissait libre la passa perpendiculairement sur son visage, puis horizontalement sur sa bouche ; l'inconnu répondit par un même signe ; c'était la franc-maçonnerie révolutionnaire ; Claude n'en demandait pas davantage.

Il laissa passer quelques minutes ; puis, tirant tranquillement une pipe dans sa poche, il se mit à la bourrer avec une savante lenteur. Ensuite il la porta à sa bouche, et alors seulement parut s'apercevoir qu'il n'avait pas de feu.

En ce moment même, les hasards de la promenade venaient de les rapprocher du fumeur inconnu, qui n'avait pas bougé de sa place, et dont la pipe brillait davantage à mesure que l'ombre s'épaississait.

Claude fit le geste usité en pareille circonstance, et, dégageant doucement son bras de dessous celui de Dominique, il porta la main à son chapeau, s'inclina devant le fumeur et murmura quelques mots que Dominique ne put entendre, mais qu'évidemment son geste, son attitude et sa pantomime traduisaient ainsi :

— Monsieur veut-il me permettre de m'allumer ?

Les deux pipes étaient collées l'une à l'autre et voici les paroles rapides qui s'échangeaient à voix basse :

— Votre nom ?

— Drouet.

— Vous êtes patriote ?

— Oui.

— Vous haïssez Louis XVI et l'Autrichienne ?

— Oui.

— Vous les connaissez ?

— Non.

— Que feriez-vous pour l'homme qui vous les livrerait ?

— Tout.

— Ils passeront ici, demain, dans le jour ; il y aura deux voitures : l'une grosse, l'autre petite. Vous verrez dans l'escorte, un jeune homme de trente ans, costume de courrier, bleu et jaune, des cheveux blancs, moustache brune. Quand tout sera découvert, vous direz que c'est lui qui vous a tout révélé.

— Je le dirai.

— Monsieur, je vous remercie et je vous demande pardon, dit alors Claude à voix haute, en se relevant avec sa pipe allumée. Mon diable de tabac était si humide, que j'ai abusé de votre complaisance.

L'inconnu s'inclina poliment ; Dominique et Claude se promènèrent encore quelques instants sur la place, puis rentrèrent dans leur logis. Dominique ne ferma pas l'œil ; Claude ronfla bruyamment jusqu'au lendemain matin.

Ce lendemain, c'était le 21 juin 1791.

Pendant toute la matinée, les deux hommes se tinrent aux aguets près de l'hôtel de la poste, mais leur attente fut vaine ; la journée s'écoulait et rien ne paraissait encore.

Vers les huit heures, les hussards dont la présence avait jeté la veille quelque agitation dans la ville, étaient sortis de Saint-Menehould pour se replier sur Pont-de-Somme-Vesle, ainsi que l'indiquait le plan tracé par M. de Bouillé.

L'émotion causée par cet accident commençait donc à s'effacer, lorsque, trois heures après, on avait vu arriver un détachement de dragons, commandée par M. d'Andoins, et l'apparition de ces nouvelles troupes avait tout à coup ranimé l'inquiétude et l'exaspération populaires.

(A CONTINUER)

## INFORMATIONS

Les éditeurs sont en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1<sup>er</sup> Janvier et même la file complète (brochée) de l'année dernière aux conditions ordinaires. Voyez les conditions d'abonnements.

### " LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

#### CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois  
UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50  
Payable dans le cours des trois derniers mois :  
UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER: STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payé à la fin du mois.

MORNEAU & C<sup>ie</sup>.

Boite 1386, R. de P., Montréal.

No. 17, Rue Ste. Thérèse